

# L'usage du mot « anarchie »

## chez Bakounine

Le mot « anarchie » inventé, un peu par provocation, par Proudhon, qui avait étudié les langues anciennes et prenait ce terme au sens étymologique, a été contesté au sein même du mouvement dit « anarchiste ». Bakounine se qualifiait surtout de « socialiste révolutionnaire », de « fédéraliste » ou de « collectiviste », et très accessoirement d'« anarchiste ».

En 1906, des théoriciens en vue du mouvement anarchiste espagnol proposent de renoncer au vocable *anarquia*, que le public interprète mal.

« Dans toute langue le sens donné au mot par l'usage est prépondérant, et créer une telle confusion, c'était créer l'anarchie au sens traditionnel du terme. Car dans l'ensemble, l'opinion publique ignorant la fantaisie de Proudhon ou refusant de s'y soumettre a conservé le sens négatif attribué au mot anarchie, et depuis 1840 les anarchistes se sont battu les flancs pour lui faire admettre ce qu'elle ne voulait pas. Et nous nous sommes placés ainsi, pour nous être obstinés à déformer le sens d'un mot contre la volonté générale, en dehors de l'esprit public <sup>1</sup>. »

Pierre Kropotkine écrit que le parti de Bakounine « évitait même de se donner le nom d'anarchiste. Le mot an-archie (c'est

---

<sup>1</sup> Gaston Leval, *L'Etat dans l'histoire*, p. 18.

ainsi qu'il s'écrivait alors) semblait trop rattacher le parti aux proudhoniens dont l'Internationale combattait à ce moment les idées de réforme économique<sup>2</sup>. »

Le mot « anarchie » et ses dérivés revient fréquemment dans le langage de Bakounine, mais il convient de faire plusieurs distinctions :

*Chronologiquement.* Le jeune Bakounine philosophe et conservateur de la jeunesse, puis le militant de la cause slave, emploient le terme dans son sens courant de chaos, désordre.

A partir d'août 1867, il lui arrive parfois de se réclamer de l'anarchie, mais il faut alors distinguer les textes assez rares où il se réclame de manière expresse de ce terme et ceux, plus nombreux où il s'en réclame mais en faisant une restriction sur le mot. Cependant, les occurrences du mot seront dans leur grande majorité négatives.

*Sémantiquement.* Après 1867, il faut faire une différence entre les emplois du mot qui ne servent qu'à désigner un *état de fait*, une situation de chaos, sans que le terme soit absolument négatif, et ses usages plus rares en tant que doctrine politique – avec la plupart du temps des restrictions quant au terme.

Le mot « anarchie » est *exceptionnellement* employé en tant que doctrine politique. On sent très clairement à la lecture des écrits de Bakounine que ce n'est pas un terme qu'il a choisi, que c'est un terme qui a été choisi par ses adversaires pour désigner un courant que Bakounine désigne par d'autres termes : socialiste révolutionnaire, fédéraliste, collectiviste.

## Textes de jeunesse

Dans ses textes de jeunesse, écrits en Russie alors qu'il était un jeune homme passionné de philosophie et politiquement conservateur, le mot est pris dans son acception ordinaire de

---

<sup>2</sup> *Paroles d'un révolté.*

désordre, chaos. Dans une lettre aux sœurs Beer datant du 24 juin 1837, dans laquelle il est surtout question de ses états d'âme et de ceux de ses propres sœurs, il évoque l'« anarchie des esprits » de ceux qui « pensent que leur individualité peut tout résoudre ». L'expression revient encore dans un texte de 1838 : l'« anarchie des esprits » constitue alors « la principale maladie de notre nouvelle génération, une génération abstraite, illusoire, étrangère à toute réalité »<sup>3</sup>.

Le jeune Bakounine est alors un franc conservateur et la France n'a pas grâce à ses yeux : les Français, dit-il, « transforment la philosophie et toute vérité en phrases creuses et dénuées de sens, en arbitraire et anarchie de la réflexion, en cuisine d'idées neuves »<sup>4</sup>. Derrière cette « anarchie » se trouve évidemment la pensée rationaliste et matérialiste de la France dont les philosophes n'ont jamais pu s'élever « jusqu'à l'Élément Ethéré de la pensée pure ». La nature « sensitivo-irritable » des philosophes français, attachés aux « intérêts quotidiens », les empêche de se « plonger dans le Royaume éternel de l'Idée »<sup>5</sup>.

Les Français ont rejeté le christianisme, « cette preuve éternelle et non transitoire de l'amour du Créateur pour sa création ». Aujourd'hui, les maux dont souffre la France sont dus au rejet de la religion, qui est « l'essence de la vie de tout Etat ».

Il est significatif que l'usage du mot « anarchie » est essentiellement réservé à ses réflexions sur la France et aux penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle français dont les « ratiocinations creuses, les raisonnements superficiels et frivoles ont fait beaucoup de mal sur terre et causé la perte de nombreux jeunes gens en les écartant des intérêts substantiels et importants de la vie et en les livrant à l'empire fatal d'un arbitraire irréfléchi et insensé » – manière de dire que les penseurs français des Lumières ont conduit les jeunes gens à s'occuper de politique plutôt que de choses aussi essentielles que la quête de Dieu et de l'ordre éternel. Les Français ont conduit la philosophie à la frivolité, à l'impiété et au libéralisme.

---

<sup>3</sup> « Gymnasialreden de Hegel. Avant-propos du traducteur », printemps 1838.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Fragments de notes sur la philosophie et l'histoire, 16 juin 1838.

Le jeune Bakounine, qui apparaît alors comme un dandy collet-monté, proteste : la vraie philosophie « ne sera jamais impie et anarchiste »<sup>6</sup>.

C'était l'époque où Bakounine s'en prenait aux « raisonnements philosophiques empiriques de Voltaire, Rousseau, Diderot ». C'est bien la Révolution française qui est visée par le jeune homme, qui pense que l'Allemagne, elle, a été épargnée par l'ouragan qui a soufflé sur la France.

A part Descartes et Malebranche, les Français « ne se sont jamais élevés au niveau de la réflexion spéculative » : la « prétendue philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle » en est restée aux recherches empiriques, aux catégories finies de l'entendement, alors que les Allemands ont « atteint l'élément abstrait de l'entendement pur »<sup>7</sup>.

S'il est vrai que le mot « anarchie » est utilisé par le jeune Bakounine dans son sens commun, il est assez ironique de constater qu'il sert essentiellement à désigner un pays et une pensée dont le futur révolutionnaire va fortement assumer l'héritage quelques années plus tard, dès 1842.

## **Période 1847-1867**

Lorsqu'en novembre 1847 Bakounine fait sa première apparition publique et prononce son discours sur le 17<sup>e</sup> anniversaire de la révolution polonaise il fait, contre toute attente et à la surprise de son auditoire, un état de lieux de la Russie des tsars. Il veut montrer que, à côté du pouvoir qui opprime les Polonais, il y a aussi un pouvoir qui opprime le peuple russe lui-même, dont les aristocrates qui constituent l'essentiel des effectifs des nationalistes polonais ne se soucient guère, pas plus que de leur propre peuple d'ailleurs. Bakounine veut montrer que la situation intérieure de son pays est catastrophique : « notre administration, notre justice, nos finances, sont autant de men-

---

<sup>6</sup> « De la philosophie – article premier » 1839.

<sup>7</sup> « Gymnasialreden de Hegel », 1838.

songes : mensonges pour tromper l'opinion étrangère, mensonges pour endormir la sécurité et la conscience du souverain, qui s'y prête d'autant plus volontiers, que l'état réel des choses lui fait peur. » C'est, dit-il, « *une complète anarchie* ».

Quelques mois plus tard, la révolution gronde dans l'Europe entière et c'est de l'Allemagne que Bakounine dresse un tableau dans une lettre à Pavel Annenkov datée du 17 avril 1848. La situation lui paraît curieuse, paradoxale : l'Allemagne, dit-il, « vit dans le désordre, mais sans révolution proprement dite », situation due, selon lui, à l'absence de toute centralisation : à Achen (Aix) les travailleurs se battent contre la bourgeoisie alors qu'à Colonge c'est « le calme plat ». Il a fait la connaissance de quelques « démocrates vivants » sur qui il fonde quelques espoirs. Si la réaction est brisée, « ses débris sont encore présents partout et menacent sans trêve ». Malheureusement la bourgeoisie « rejette désespérément la république parce qu'elle entraîne les problèmes sociaux et le triomphe de la démocratie » : « l'anarchie sans la révolution – telle est la situation de l'Allemagne » conclut-il.

## Définition négative

La notion d'anarchie a la plupart du temps chez Bakounine l'acception usuelle de « chaos », de « désordre » : lorsque en 1872 il se plaint de la situation de la section l'Internationale de Turin, qui n'a pas de direction, qui est « ballotée entre les vaniteux et les intrigants », le révolutionnaire russe regrette « qu'il ne se trouve personne à Turin pour mettre ordre à cette dégoûtante anarchie »<sup>8</sup>. Il n'y a pas d'ambiguïté sur le fait que le terme est pris ici dans son sens péjoratif.

L'anarchie est encore un concept négatif dans *L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale* lorsque Dieu, « ordonnateur de ce monde », produit en fait « l'anarchie, le chaos ». Anarchie et chaos sont clairement désignés comme synonymes.

---

<sup>8</sup> Lettre à Celso Ceretti, 13-27 mars 1872.

Dans une lettre à Albert Richard <sup>9</sup>, il évoque, « pour sauver la révolution, pour la conduire à bonne fin, au milieu même de cette anarchie », la constitution d'une « dictature collective, invisible, non revêtue d'une puissance quelconque, mais d'autant plus efficace et puissante – l'action naturelle de tous les révolutionnaires socialistes énergiques et sincères, disséminés sur la surface du pays, de tous les pays, mais unis fortement par une pensée et une volonté commune ».

L'anarchie est encore ici une situation de chaos à laquelle il s'agit de mettre fin par des méthodes peu « anarchistes » grâce à l'intervention d'hommes qu'il ne qualifie pas d'« anarchistes » mais de « révolutionnaires socialistes »...

Le concept apparaît dans une acception encore plus péjorative en mai 1872 dans une lettre à Tomás González Morago <sup>10</sup>. Bakounine aborde le thème d'un débat qui l'oppose à Marx sur la stratégie de l'Internationale. Il défend l'idée de la liberté des débats dans l'organisation et s'oppose à ce que celle-ci se dote d'un programme unique, obligatoire – intention qu'il attribue à Marx. Bakounine se fonde sur le fait que les différentes fédérations et sections de l'Internationale se trouvent à des degrés extrêmement divers d'élaboration théorique et qu'il est nécessaire de s'en tenir à ce qui les rapproche – c'est-à-dire la solidarité économique – plutôt que sur ce qui pourrait diviser l'organisation :

« ...je vous défie de formuler une doctrine explicite quelconque qui puisse réunir sous sa bannière des millions, que dis-je, seulement des dizaines de millions de travailleurs. Et à moins d'imposer les croyances d'une secte à toutes les autres, on aboutira à la création d'une multitude de sectes, c'est-à-dire à l'organisation d'une véritable anarchie au sein du prolétariat pour le plus grand triomphe des classes exploitantes... »

---

<sup>9</sup> 12 mars 1870.

<sup>10</sup> 21 mai 1872.

Ainsi l'« anarchie » au sein du prolétariat ferait le jeu des classes exploitantes... C'est pourquoi, ajoute Bakounine, « toutes les doctrines doivent avoir la pleine liberté de se produire – les théories autoritaires de Marx, aussi bien que nos théories anarchiques ; pourvu qu'aucune n'ait la folle et odieuse prétention de s'imposer comme une vérité officielle, ni qu'aucune ne porte la moindre atteinte à cette solidarité pratique du prolétariat des pays différents dans la lutte économique. »

On a ainsi un constant va-et-vient entre les deux acceptions du mot : dans le même texte, l'« anarchie » fait le jeu des classes exploitantes, mais Bakounine la revendique comme « nos théories anarchiques ». Cela crée, il faut le dire, une certaine confusion, même si, selon le contexte, on comprend ce qu'il veut dire. Dans le cadre d'un échange strictement privé, on peut bien employer le mot « anarchie » dans son acception courante : ainsi, dans une lettre à Carlo et Emilio Bellerio, datant de 1875, Bakounine évoque des papiers qui se sont égarés « dans le déménagement quelque peu anarchique » de ses effets... Mais précisément, un mot dont il faut constamment considérer le contexte pour en comprendre le sens finit par ne plus devenir opérationnel.

Une majorité très nette de textes – une quarantaine – contiennent le mot « anarchie » dans le sens courant. Nous ne les relèverons pas tous, nous nous contenterons d'en donner quelques exemples étalés sur dix ans.

Dans « Aux Russes, Polonais, et tous les amis slaves » datant de février 1862, on apprend que « L'anarchie, la méfiance de soi-même et des autres règnent dans toutes les classes de la société, dans tous les pouvoirs du monde officiel ».

En septembre 1865, dans le premier article pour *Il popolo d'Italia*, l'Etat est dénoncé parce qu'il « ne crée pas l'ordre, mais au contraire le désordre, l'anarchie permanente figée, l'injustice absolue et l'épuisement méthodique de millions d'hommes soumis et maintenus dans les ténèbres par la force, au profit d'un

petit nombre corrompu par le privilège ». C'est donc clairement l'Etat qui crée l'anarchie.

Dans *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme*, qui passe pour être une sorte de moment charnière du passage de Bakounine à l'« anarchisme », le mot « anarchie » est employé deux fois, dans un sens péjoratif : l'Etat et l'Eglise, dit-il, partent « de cette supposition fondamentale, que les hommes sont foncièrement mauvais et que livrés à leur liberté naturelle, ils s'entre-déchireraient et offriraient le spectacle de la plus affreuse anarchie ».

Aux ouvriers d'Espagne<sup>11</sup>, il évoque en 1868 « l'iniquité et l'anarchie de la civilisation bourgeoise » et explique que le but de l'AIT, c'est « le triomphe de la cause du travail contre le privilège, contre le capital monopolisé et contre la propriété héréditaire, institution inique garantie par l'Etat, institution anarchique s'il en fut, puisqu'elle perpétue et développe l'inégalité des conditions, source du désordre social ». A cette époque, Bakounine est censé être « anarchiste », notons-le bien. Or le sens qu'il donne à ce mot est absolument sans équivoque : c'est l'Etat et le système capitaliste qui créent l'anarchie ; l'existence de la bourgeoisie « n'a d'autre loi, on le sait, que cette anarchie exprimée dans ces mots devenus si célèbres : “*Laissez faire et laissez passer*” »<sup>12</sup>.

Dans « Le mouvement international des travailleurs », publié dans *l'Egalité* le 22 mai 1869, il s'agit de « mettre fin à la pourriture effrayante qui a envahi toutes les couches de la société, et fonder à la place de l'anarchie actuelle un ordre social conforme à la justice et au bien-être général ».

En janvier 1870, Bakounine écrit un texte, « Aux officiers de l'armée russe », dans lequel il évoque l'insurrection polonaise de 1863, et en particulier le Comité polonais, dont il dit qu'il était « en proie au désarroi et à l'incurie » : l'introduction d'intellectuels dans ce comité, remplaçant les éléments homogènes qui le composaient auparavant, fut une catastrophe : « D'un Comité agissant et

---

<sup>11</sup> « L'association internationale des travailleurs de Genève aux ouvriers d'Espagne », 1<sup>er</sup> novembre 1868.

<sup>12</sup> *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Suite. Dieu et l'Etat. 4. Novembre 1870-avril 1871.



ne se perdant jamais en propos inutiles, ils firent un parlement. Un parti s'y forma qui se mit à chercher des appuis au-dehors, ébranlant ainsi toute l'organisation. Là où auparavant régnait un ordre parfait, grâce à quoi des actions rapides comme l'éclair pouvaient être déclenchées, l'anarchie s'installa et l'action fut remplacée par d'interminables délibérations. ». Rappelons, au risque de nous répéter, qu'à la date de la rédaction de ce texte, Bakounine est supposé être « anarchiste »...

Dans « La science et la question vitale de la révolution » (mars 1870), on apprend que « l'absence d'un gouvernement engendre l'anarchie et l'anarchie mène à la destruction de l'Etat ». Enfin ! dira-t-on, on retrouve le Bakounine « anarchiste ! Mais le révolutionnaire russe précise que la destruction de l'Etat peut mener soit « à l'asservissement d'un pays par un autre Etat », comme ce fut le cas en Pologne, soit à « l'émancipation totale de tous les travailleurs et à l'abolition des classes comme il en sera bientôt, espérons-le, dans l'Europe entière ».

L'anarchie, ici, est un constat qui a une valeur ambiguë. Elle est un bouleversement dans la société, elle n'est en rien une doctrine politique. Elle peut conduire à des situations totalement contradictoires : oppression ou libération, selon les circonstances. Mais ailleurs, dans le même texte, Bakounine suggère que l'accroissement des contradictions de classes au sein de l'Etat provoque « le désordre, l'anarchie, l'affaiblissement de l'organisation étatique nécessaire au maintien du peuple spolié dans l'obéissance ». L'anarchie est assimilée au désordre, mais on comprend bien que Bakounine est prêt à s'accommoder des conséquences de « la multiplicité et la diversité des intérêts de classe » si cela peut conduire à l'émancipation du peuple par une révolution. Il ne faut donc voir dans l'anarchie qu'un état de fait qui conduit à des opportunités politiques qu'il faut saisir.

## **L'anarchie, un état de fait**

Le concept d'anarchie est fréquemment utilisé chez Bakounine pour désigner un *état de fait*. Après 1848, l'anarchie est invoquée

dans de nombreux textes non pas comme une doctrine mais comme une situation de trouble inévitable lors d'une grande commotion historique. Cette « anarchie »-là, Bakounine la constate, et c'est une situation que les révolutionnaires doivent mettre à profit pour canaliser le mouvement de masse dans un sens positif. Si, à l'occasion, il l'appelle de ses vœux, ce n'est que parce qu'elle est une étape inévitable dans une révolution qui doit mettre en place un ordre social nouveau. Ce n'est, rappelons-le, en rien une doctrine.

Dans une lettre à Georg Herwegh du 8 décembre 1848, c'est-à-dire après la rédaction de son « Appel aux Slaves », Bakounine prévoit : « l'anarchie, la destruction des Etats ne peuvent qu'être pour bientôt ». Ce ne sera certes pas le fait du bourgeois allemand, qui est « abject avec bonhomie ». Heureusement, dans cette Allemagne officielle composée de la « trop grande masse des petits bourgeois », il y a aussi les prolétaires des villes et surtout des masses paysannes importantes. Aussi Bakounine pense-t-il que « seule une guerre paysanne anarchique » peut sauver l'Allemagne – accompagnée, précise-t-il, d'une faillite financière qui conduira à ce qu'il désigne comme une « bonification de la bourgeoisie ».

Les chefs démocrates allemands sont des incapables qui « s'imaginaient pouvoir mettre en branle les paysans par des phrases abstraites, politiques, constitutionnelles ou républicaines » et qui craignent par-dessus tout de réveiller les « soi-disant “mauvaises passions” »<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> James Guillaume évoque une anecdote que Bakounine a racontée en riant (cette précision est nécessaire) : en Allemagne, à la fin d'un dîner organisé par des démocrates bourgeois en 1848, il avait porté ce toast : « Je bois à la destruction de l'ordre public et au déchaînement des mauvaises passions. » Un tonnerre d'applaudissements avait suivi. Quand on sait ce que Bakounine pensait des bourgeois radicaux allemands, ce toast ne peut avoir été motivé que par le désir malicieux de provocation envers ceux qu'il n'a jamais cessé de considérer autrement que comme des velléitaires. On peut supposer que ce qui amusait Bakounine à l'évocation de cette anecdote, c'est le tonnerre d'applaudissements, qui ne s'explique que parce que ces braves gens avaient fait un repas bien arrosé... L'évocation de James Guillaume est une citation presque exacte de ce qu'écrira Bakounine vingt ans plus tard dans un de ses projets de société secrète : « notre moyen de révolution est dans le déchaînement organisé de ce

« Les mauvaises passions vont provoquer une guerre paysanne et je m'en réjouis, étant donné que je ne crains pas l'anarchie, mais qu'au contraire je l'appelle de toute mon âme. Elle seule est en mesure de nous arracher à la maudite médiocrité dans laquelle nous végétons depuis si longtemps. Les démocrates résolus, raisonnables et énergiques, qui sont véritablement révolutionnaires, ne perdent pas, comme moi, courage <sup>14</sup>. »

Par « mauvaises passions » il ne faut évidemment pas entendre déchaînement irraisonné du vice, de la dépravation et de la perversité – encore que nombreux sont ceux qui l'entendent dans ce sens. Les passions ici désignées comme mauvaises sont celles qui apparaissent comme telles du point de vue de la bourgeoisie et du pouvoir, c'est-à-dire l'instinct de révolte, de liberté, d'égalité. Cette anarchie-là, Bakounine ne semble pas la craindre, elle est un élément incontournable de toute révolution.

D'ailleurs, un mois avant sa lettre à Herwegh, Bakounine avait souligné le chaos qui régnait en Europe :

« L'Europe n'est-elle pas devenue tout à coup un vaste chaos, au sein duquel ceux-là mêmes qui se disent destinés à rétablir l'ordre, ne font qu'augmenter le trouble et le désordre par leur appel aux armes, par les bombardements et l'état de siège, par leurs attentats, leurs forfaits qui crient vengeance, par leurs massacres et leurs dévastations ? L'anarchie n'est-elle pas en permanence, et tout essai tenté pour la dompter n'est-il

---

qu'on appelle aujourd'hui les mauvaises passions et dans la destruction radicale et nécessaire de ce que, dans la même langue, on appelle ordre public » (« Fraternité internationale. Programme et objet. » Fin 1868).

<sup>14</sup> Lettre à G. Herwegh, 8 décembre 1848. La phrase est mal tournée car elle peut suggérer que Bakounine, lui, perd courage. Il aurait dû dire : « Comme moi, les démocrates résolus, raisonnables et énergiques, qui sont véritablement révolutionnaires, ne perdent pas courage. »

pas plus anarchique que l'anarchie elle-même ? Voyez ! La Révolution est partout <sup>15</sup>. »

L'anarchie est un chaos et ceux qui veulent la contrôler l'aggravent encore. C'est une fois de plus un état de fait que Bakounine se contente de constater. L'anarchie est ici presque une notion métaphysique qui représente la force, « l'esprit nouveau » qui, avec sa puissance dissolvante, « a pénétré irrévocablement dans l'humanité ». Il y a dans ce passage des accents proches de *La Réaction en Allemagne* que Bakounine écrivit quatre ans plus tôt, et en particulier la phrase conclusive :

« Ayons donc confiance dans l'Esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute vie. La volupté de détruire est en même temps une volupté créatrice ! »

Aujourd'hui, l'esprit « creuse et la société européenne jusque dans ses couches les plus profondes et les plus ténébreuses. Et la Révolution ne se reposera point jusqu'à ce qu'elle ait créé, à sa place, un nouveau monde meilleur ». L'anarchie dont il est question n'a rien à voir avec une doctrine politique, elle est un concept qui se situe dans le ciel de traîne de l'hégélianisme.

Dans une esquisse à un texte intitulé « La situation en Russie », Bakounine se montre moins lyrique. A la fin de 1848 et au début de 1849 la situation en Allemagne s'est dégradée. L'antagonisme de classe entre la bourgeoisie et le peuple s'est accru et conduit à un affrontement dans lequel l'un doit détruire l'autre :

« Alors que l'Europe tout entière est profondément ébranlée par la Révolution et que tous les autres peuples sont empoignés par les forces démoniaques de l'époque, déchirés en partis, fendus en deux, d'un côté le peuple proprement dit,

---

<sup>15</sup> Bakounine, *Appel aux Slaves*.

de l'autre la bourgeoisie, devenus à compter de ce moment des ennemis irréconciliables qui n'auront pas de répit tant que l'un n'aura pas complètement vaincu et maîtrisé l'autre, alors que tous sont sur le point de sombrer dans l'abîme d'une anarchie effroyable et d'une guerre civile effroyable, sanglante et impitoyable<sup>16</sup>... »

Le ton n'est plus celui d'un Appel ou, selon les lois du genre, une certaine emphase est de mise : on a là un langage direct, non codé : l'anarchie reprend son sens commun.

En février-mars 1849 Bakounine déclare la patrie en danger<sup>17</sup> – il s'agit de la patrie allemande. L'article est le troisième d'une série parue dans le *Dresdner Zeitung*, journal lui-même alors qualifié d'« anarchiste ». Dans cet article, Bakounine interpelle « Welcker et consorts », c'est-à-dire en fait les démocrates modérés. Karl Welcker (1790-1869) était un démocrate nationaliste qui avait participé à la guerre de libération contre Napoléon. Il participa à l'élaboration du programme qui allait être adopté lors de la Révolution de mars. Il fut élu au parlement de Francfort (1848-1849), participa à l'élaboration de la constitution de Francfort. Au Parlement, il s'opposa à Carl Vogt, l'ami de Bakounine.

Le danger dont il est question est double : « une conjuration des princes contre les conquêtes du peuple », et le péril extérieur résultant de « l'opposition de la Russie à l'établissement d'une Allemagne forte ». Les armées russes sont aux frontières « en tant que troupes de l'Empire, pour combattre l'anarchie et, en tant qu'alliées des princes [*allemands*], pour combattre la jeune liberté ». La liberté et l'anarchie sont ici manifestement proches, d'un point de vue sémantique.

---

<sup>16</sup> « La situation en Russie ». Esquisses. 1. Fin 1848 - début 1849. – Voir également *L'Empire knouto-germanique* : l'empire d'Allemagne du XIII<sup>e</sup> siècle y est décrit comme étant « désorganisé et en proie à la plus profonde anarchie ». *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Fragments et variantes. Fragment C. Novembre 1870 - avril 1871.

<sup>17</sup> « La Patrie est en danger ! » février-mars 1849, *Dresdner Zeitung*, N° 72, 25 mars 1849.

« Une Allemagne libre et unie, c'est la fin de la monarchie en Europe, la fin de l'aristocratie de l'argent et de l'hégémonie commerciale de l'Angleterre. »

Ici on a un des nombreux cas où le mot « anarchie » est pris dans plusieurs sens dans le même texte. Le premier emploi du mot le rend presque synonyme de liberté. Mais Bakounine l'utilise aussi dans le sens de chaos, mais cette fois l'anarchie est suscitée par le pouvoir prussien qui s'allie avec la Russie contre le peuple : le roi de Prusse « nous apportera une alliance secrète ou publique avec la Russe contre tous les besoins naturels de notre peuple. Et pour cela, il faudra faire naître artificiellement l'anarchie en Allemagne – la réaction est guidée par son instinct ! – afin de trouver un prétexte convenable pour conclure une alliance publique avec la Russie. »

Ainsi, le concept d'anarchie ne se voit pas affecté d'une *valeur* particulière : il n'est pas seulement le fait des masses populaires. L'anarchie est aussi une situation qui peut être provoquée par le pouvoir en place. Il y a d'autres exemples chez Bakounine où l'anarchie est le fait du pouvoir, ou du système capitaliste.

Dans la seconde moitié de cet article pessimiste, Bakounine se livre à de curieuses réflexions. Notre avenir est sombre, dit-il, et « rien ne dit que, dans les circonstances présentes, nous puissions facilement surmonter un bouleversement radical des rapports politiques et sociaux ». La balance penchera-t-elle vers le peuple opprimé ? vers la dictature militaire ? vers « une longue impuissance des peuples de l'Europe centrale ? »

Dire que Bakounine avait entrevu le destin de l'Allemagne et prévu les « monceaux de décombres, des cendres et des ruines désolées, du sang et des larmes, la misère et le retour à la sauvagerie » qui allaient marquer le début du XX<sup>e</sup> siècle est évidemment absurde. On peut cependant avancer qu'il avait parfaitement compris que l'échec de la démocratie en Allemagne allait avoir des conséquences terribles.

Après sa participation à l'insurrection de Dresde, Bakounine est arrêté. On connaît la suite : les autorités saxonnes le livrent à l'Autriche, qui le livrent à la Russie. C'est de son cachot qu'il écrit une « Confession » au tsar, qui se révèle en fait être un réquisitoire contre le régime en place en Russie. Le tsar attendait de Bakounine qu'il livre les noms de ses complices : Bakounine répond au tsar qu'il confessera ses « fautes » mais pas celles des autres.

Le mot anarchie revient neuf fois dans la Confession, ce qui est rare dans un texte de Bakounine. Il est pris dans son acception courante et sert à désigner la situation chaotique de l'Allemagne et de l'Autriche où « l'anarchie avait succédé à l'oppression ». Les clubs, les journaux, « toutes les manifestations d'une anarchie bavarde » ont été suspendus. Quant à la Bohême, elle « se trouvait alors dans la plus complète anarchie ». Bakounine explique au tsar que les démocrates français sont « dangereux et forts » grâce à leur « extraordinaire discipline » ; en revanche, chez les Allemands, « l'anarchie prédomine ».

Le mot « anarchie » revient trop souvent dans ce texte écrit à l'intention du tsar pour qu'il n'y ait pas une intention. Si la Russie tient au maintien du *statu quo* en Europe centrale, la Prusse et l'Autriche n'en sont pas moins des puissances rivales. Le révolutionnaire russe s'évertue à montrer au tsar que les pays allemands sont en déliquescence. C'est pourquoi il veut prouver que chez les Allemands, « l'anarchie prédomine ». Il se permet même une innovation, il désigne cette « anarchie » comme une « conséquence du protestantisme », ce qui ne peut que plaire au tsar, chef d'un Etat orthodoxe.

« ...l'anarchie est le trait fondamental de l'esprit allemand, de caractère allemand et de la vie allemande : anarchie entre les provinces, anarchie entre la ville et la campagne, anarchie entre habitants du même lieu, entre gens fréquentant le même cercle ; anarchie, enfin, dans tout Allemand pris individuellement, entre sa pensée, son cœur et sa volonté<sup>18</sup>. »

---

<sup>18</sup> Bakounine, « Confession », 1851.

Là, Bakounine en fait peut-être un peu trop, mais cela ne semble pas avoir frappé le tsar.

L'« anarchie » ne réapparaît dans le vocabulaire de Bakounine qu'en 1862, qu'après son évasion de Sibérie.

On peut alors distinguer plusieurs usages du mot :

- L'usage courant, négatif, dans le sens de désordre.
- Dans le sens de simple état de fait.
- Dans le sens de doctrine politique dont Bakounine se réclame expressément, sans commentaire.
- Dans le sens de doctrine dont il se réclame mais en émettant des réserves sur le mot lui-même.

En 1863, pendant l'insurrection polonaise, il pense qu'il faut « tourner contre le gouvernement les armes qu'il utilise contre les Polonais » et « profiter de cette anarchie-même qu'il inspire aujourd'hui au sein du gouvernement pour sa propre défense et dans laquelle il se plonge de plus en plus sans pudeur »<sup>19</sup>. L'« anarchie » produit des opportunités qu'il faut saisir, sans plus.

En 1869 il évoque les « phénomènes d'anarchie » provoqués par le soulèvement de Pougatchev et l'invasion française en 1812<sup>20</sup>.

Cependant, si un tenant de l'ordre établi évoquerait cette situation d'« anarchie » en manifestant de l'horreur, de l'indignation ou une forme quelconque de réprobation, Bakounine n'accorde *en général* pas au concept d'anarchie une valeur émotionnelle ou morale particulière. Le terme peut avoir une connotation positive ou négative selon le contexte. Ainsi, parlant des Slaves, il déclare qu'ils se définissent par « leurs mœurs communales, leur caractère essentiellement agricole, leurs aspirations

---

<sup>19</sup> 1863, *Zemlja i Volja*, 9 juillet 1863.

<sup>20</sup> « Point de vue sur la façon de comprendre l'action dans le passé et le présent », été 1869.



anarchiques, leur haine profonde contre tout ce qui représente le pouvoir et contre le principe même de l'autorité<sup>21</sup>. » Dans cette acception-là, c'est évidemment un constat positif, qui s'inscrit dans la thèse bakouninienne selon laquelle les Slaves n'ont que rarement, sinon jamais, constitué par eux-mêmes d'Etat.

Le 1<sup>er</sup> avril 1870, reprochant à Albert Richard d'être un centraliste, un partisan de l'Etat révolutionnaire, Bakounine se déclare en faveur de « l'anarchie Révolutionnaire, dirigée sur tous les points par une force collective invisible – la seule dictature que j'admets, parce que seule elle est compatible avec la franchise et la pleine énergie du mouvement révolutionnaire ». L'« anarchie révolutionnaire » n'apparaît pas ici comme une doctrine mais comme un phénomène de masse qui survient dans les périodes de trouble et dont les révolutionnaires doivent tirer profit. D'ailleurs, le révolutionnaire russe précise qu'il faut « fomenté, éveiller, déchaîner toutes les passions », « produire l'anarchie », c'est-à-dire « le soulèvement de toutes les passions locales » afin que les « révolutionnaires socialistes » puissent jouer le rôle de « pilotes invisibles au milieu de la tempête populaire » afin de la « diriger ». On aura constaté que ce sont les « révolutionnaires socialistes » – et non les « anarchistes » – qui utilisent l'anarchie pour diriger le mouvement populaire.

Bakounine précise :

« Il faut que l'anarchie, le soulèvement de toutes les passions locales, le réveil de la vie spontanée sur tous les points, soient bien grands pour que la Révolution soit et reste vivante, réelle, puissante<sup>22</sup>. »

---

<sup>21</sup> *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Fragments et variantes. Fragment O. Novembre 1870 - avril 1871.

<sup>22</sup> Lettre à Albert Richard, 1<sup>er</sup> avril 1870.

Là encore, l'« anarchie » est le constat d'une situation de chaos dont les révolutionnaires doivent tirer profit. Ce n'est pas, répétons-le, une doctrine politique.

« La France ne peut plus être sauvée par les moyens réguliers de la civilisation, de l'État. Elle ne peut échapper à la déchéance que par un effort suprême, par un immense mouvement convulsif de toute la nation, par le soulèvement armé du peuple français<sup>23</sup>. »

Curieusement, celui qui veut « produire » l'anarchie est l'oin d'être un spontanéiste. En effet, une insurrection populaire ne mène à rien si elle n'est pas dûment préparée, canalisée. Bakounine préconise une « dictature collective », « sans écharpe, sans titre, sans droit officiel, et d'autant plus puissante, qu'elle n'aura aucune des apparences du pouvoir ».

« Mais pour qu'elle puisse agir, il faut qu'elle existe, et pour cela il faut la préparer et l'organiser d'avance ; car elle ne se fera pas toute seule – ni par des discussions, ni par des expositions et débats de principes, ni par des assemblées populaires<sup>24</sup>. »

Ces propos ne prennent leur sens que dans le contexte : nous sommes en pleine guerre franco-prussienne et Bakounine attend d'un soulèvement populaire qu'il mette fin à la guerre et renverse le régime. Dans cette agitation, il ne propose rien d'autre que la constitution d'un parti clandestin – l'Internationale est interdite en France – pour prendre la direction du mouvement. Rappelons qu'au même moment Marx est en train de se réjouir que la défaite de la France va assurer l'hégémonie du prolétariat allemand en Europe<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> *Lettre à un Français*. Continuation, 25-26 août 1870.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Les propos de Bakounine que nous rapportons sont d'août 1870. Le 20 juillet Marx avait écrit à Engels une lettre dans laquelle il déclarait que « les

Les choses changent un peu en juin 1870 dans une lettre à Netchaïev. Nous sommes, dit Bakounine, « les ennemis déclarés de tout pouvoir officiel, même si c'est un pouvoir ultra-révolutionnaire, de toute dictature reconnue publiquement ; nous sommes des anarchistes socialistes-révolutionnaires <sup>26</sup>. » Mais il précise : « si nous sommes des anarchistes, demandez-vous, de quel droit voulons-nous agir sur le peuple et par quels moyens le ferons-nous ? » Le « si » introduit donc une conditionnalité à la qualité d'« anarchiste ».

Pourtant, dans la même lettre, il est question d'hommes qui « s'affrontent, luttent et se détruisent les uns les autres. En somme une anarchie effroyable et sans issue » mais dont, encore une fois, les révolutionnaires doivent profiter : « au milieu de cette anarchie populaire », dit Bakounine, il faut une « organisation secrète ayant disséminé ses membres sur toute l'étendue de l'Empire », mus par une même idée et un même but. Il s'agit donc de profiter du chaos provoqué par la guerre, d'envoyer par tout le pays des propagandistes chargés de transformer cette guerre en révolution sociale. C'est le modèle de la France révolutionnaire que Bakounine a en tête.

---

Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir d'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. » Marx ajoute : « La prépondérance allemande transformera en outre le centre de gravité du mouvement ouvrier de l'Europe occidentale, de France en Allemagne ; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays, depuis 1866 jusqu'à présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française tant au point de vue théorique qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur la scène mondiale, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon. »

<sup>26</sup> Lettre du 2-9 juin 1870.

## « Anarchie » avec réserve

Lorsque Bakounine se réclame de l'« anarchie », il croit souvent nécessaire de prendre du recul soit en ajoutant un synonyme, soit en précisant le sens du mot, ce qui montre bien qu'il est conscient de son ambiguïté et des problèmes que cela pose.

Lorsqu'il évoque les divergences existant entre les différents partis qui s'affrontent : jacobins « les plus rouges », « socialistes bourgeois », « communistes de l'Etat », il montre que tous s'entendent contre « les socialistes révolutionnaires, réellement populaires – les anarchistes ou pour ainsi dire les Hébertistes du socialisme ». Cette formulation est parfaitement significative. Bakounine se considère *d'abord* comme socialiste révolutionnaire ; *ensuite* il nomme « les anarchistes » parce que c'est ainsi que d'autres les appellent. Et *enfin* il apporte une précision pour que le lecteur comprenne bien : « pour ainsi dire les Hébertistes du socialisme »<sup>27</sup>.

Dans « La question slave », un texte qu'il envoya à Herzen en août 1867, il dit bien : « je suis anarchiste », mais il ajoute que « pour ne pas donner gain de cause à mes ennemis pour si peu, je suis fédéraliste de la tête aux pieds ». On en déduit d'une part que ce sont apparemment ses ennemis qui le traitent d'« anarchiste », et que le terme est synonyme de fédéralisme. Dans ce texte, il fournit un terme alternatif.

Dans une lettre à Albert Richard du 12 mars 1870, Bakounine se sent obligé de fournir des explications : il évoque l'anarchie, « c'est-à-dire la vraie, la franche révolution populaire : l'anarchie juridique et politique, et l'organisation économique de bas en haut et de la circonférence au centre, du monde triomphant des travailleurs ». Ce faisant, Bakounine nous fournit en même temps des éléments de définition : il s'agit en fait d'un système fédéraliste.

---

<sup>27</sup> *Lettre à un Français*. Continuation, 25-26 août 1870. Les Hébertistes tirent leur nom de Jacques-René Hébert (1757-1794). Ils apparurent à l'été de 1793 et formèrent l'aile la plus radicale du mouvement révolutionnaire et la faction la plus extrémiste des Montagnards, les hébertistes.

Dans le chapitre de *L'Empire knouto-germanique*<sup>28</sup> intitulé « Sophismes Historiques de l'Ecole doctrinaire des Communistes Allemands », où se mêlent réfutation du marxisme et exposé de ses rapports passés avec Marx, considérations philosophiques, réflexions sur la science, Bakounine expose ses propres vues en concluant : « Voilà dans quel sens nous sommes réellement des anarchistes. » Il sent donc la nécessité de préciser le sens du mot.

On trouve encore une attitude de recul par rapport au terme dans « La théologie politique de Mazzini et l'Internationale »<sup>29</sup> : manifestement, le révolutionnaire russe préfère le terme « socialiste révolutionnaire » mais il est contraint de constater que celui d'« anarchiste » semble solidement ancré : après avoir exposé ses positions dans les grandes lignes, il croit devoir préciser que c'est là « toute la différence qui sépare les socialistes-révolutionnaires autrement appelés anarchistes des communistes autoritaires et doctrinaires de l'Allemagne ». Il ne dit pas : les socialistes révolutionnaires *se disent* anarchistes ; il dit qu'ils sont *autrement appelés* tels. Ce sont donc d'autres qui les désignent ainsi.

Enfin, dans un texte rédigé entre novembre 1870 et avril 1871, Bakounine précise encore :

« ...nous repoussons toute législation, toute autorité et toute influence privilégiée, patentée, officielle et légale, même sortie du suffrage universel, convaincus qu'elles ne pourront tourner jamais qu'au profit d'une minorité dominante et exploitante contre les intérêts de l'immense majorité asservie. Voilà dans quel sens nous sommes réellement des anarchistes<sup>30</sup>. »

---

<sup>28</sup> *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Suite. Dieu et l'Etat. 1. Novembre 1870 - avril 1871.

<sup>29</sup> Deuxième partie: fragments et variantes. Fragment U. Août-octobre 1871.

<sup>30</sup> *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Suite. Dieu et l'Etat. 1.

Novembre 1870 - avril 1871.

En précisant : « voilà dans quel sens nous sommes réellement des anarchistes », on sent que c'est une dénomination par défaut.

## « Etatisme et anarchie »

*Etatisme et anarchie* est publié en 1873 ; c'est le dernier texte important de Bakounine, celui dans lequel il fait en somme le bilan de sa pensée. Le livre, assez volumineux, est présenté comme une « publication du parti social-révolutionnaire » – d'où on déduit que l'appellation « social-révolutionnaire », ou « socialiste révolutionnaire » est celle dont le révolutionnaire russe se réclame, ce qui est par ailleurs confirmé dans d'autres textes.

Le mot « anarchiste » n'apparaît d'ailleurs qu'à la page 209 du manuscrit (sur 308) et n'apparaît ensuite que sept fois, dans des sens différents mais, cette fois, jamais dans son acception négative. Il s'agit soit de la constatation d'un état de fait, soit d'une réclamation explicite de l'auteur à une doctrine.

Bakounine évoque ainsi « le chemin de la révolution sociale anarchiste éclatant d'elle-même dans le peuple, détruisant tout ce qui s'oppose au flot impétueux de la vie du peuple, afin que de celui-ci, des profondeurs de son être, soient ensuite créées les nouvelles formes d'une communauté libre. » De même, « la révolution paysanne, anarchique par nature » mène « directement à l'abolition de l'Etat ».

*Etatisme et anarchie* est un des rares textes dans lesquels Bakounine revendique l'anarchie comme doctrine et l'intègre à un programme ; ainsi, parle-t-il de « nous, révolutionnaires-anarchistes ».

On trouve dans le livre une réfutation des thèses marxistes sur la dictature du prolétariat, ainsi qu'un écho de ce que Marx avait écrit dans les *Prétendues scissions dans l'internationale*<sup>31</sup> :

---

<sup>31</sup> *Les Prétendues scissions dans l'Internationale*, texte de Marx adopté par le Conseil général. Publié à Genève en 1872.

« Tous les socialistes entendent par Anarchie ceci : le but du mouvement prolétaire, l'abolition des classes une fois atteinte, le pouvoir de l'État, qui sert à maintenir la grande majorité productrice sous le joug d'une minorité peu nombreuse, disparaît, et les fonctions gouvernementales se transforment en de simples fonctions administratives. »

Bakounine répond en quelque sorte à Marx dans l'Appendice A de *Etatisme et anarchie* :

« ...l'anarchie, c'est-à-dire l'organisation libre et autonome de toutes les unités ou parties séparées composant les communes et leur libre fédération fondée, de bas en haut, non sur l'injonction de quelque autorité que ce soit, même élue, pas plus que sur les formulations d'une théorie savante quelle qu'elle soit, mais en conséquence du développement naturel des besoins de toutes sortes que la vie elle-même aura fait apparaître. »

Les usages que fait Bakounine du mot « anarchie » dans *Etatisme et anarchie* se situent systématiquement dans le cadre d'une réfutation des thèses marxistes :

« Tandis que la théorie politico-sociale des socialistes anti-autoritaires ou anarchistes les mène infailliblement à une rupture complète avec tous les gouvernements, avec toutes les formes de la politique bourgeoise, et ne leur laisse d'autre issue que la révolution sociale, la théorie adverse, la théorie des communistes autoritaires et de l'autoritarisme scientifique attire et engluie ses partisans, sous prétexte de tactique, dans des compromis incessants avec les gouvernements et les différents partis politiques bourgeois, c'est-à-dire les pousse directement dans le camp de la réaction. »

Dans ce passage, la revendication du mot « anarchiste » est clairement présentée comme *optionnelle* : on est socialiste anti-

autoritaire, *ou* anarchiste. Dans un autre passage du livre Bakounine développe les grandes lignes du programme socialiste révolutionnaire, et conclut : « Telles sont les convictions des révolutionnaires-socialistes et c'est pour cela qu'on nous appelle anarchistes. » Là encore, il apparaît évident que le terme « anarchiste » n'est pas celui qui lui vient à l'esprit en premier ; il apparaît également évident que c'est un terme qui a été choisi par d'autres et que Bakounine est contraint, pour des raisons diverses, d'endosser, mais de mauvais gré.

La formulation n'est pas innocente : « révolutionnaire-socialiste » est l'appellation dont il se réclame ; « anarchiste » est la manière dont d'autres le désignent. Cependant, Bakounine assume cette appellation :

« Nous ne protestons pas contre cette épithète, parce que nous sommes, en effet, ennemis de toute autorité, car nous savons que celle-ci exerce le même effet pervers tant sur ceux qui en sont investis que sur ceux qui doivent s'y soumettre <sup>32</sup>. »

Si on ne *proteste* pas contre un épithète, il demeure évident qu'on ne l'a pas choisi. Ce qui ne l'empêche pas de revendiquer l'appellation d'anarchiste dans le point 3 du programme de la section slave de Zurich :

« 3. Adoptant le programme révolutionnaire anarchiste, qui seul, selon nous, reflète toutes les conditions d'une émancipation réelle et complète des masses populaires, et convaincus que l'existence de l'Etat, sous quelque forme que ce soit, est incompatible avec la liberté du prolétariat, qu'elle est un obstacle à l'alliance fraternelle internationale des peuples, nous voulons l'abolition de tous les Etats. Pour les peuples slaves en particulier, cette abolition est une question de vie ou de mort en même temps que l'unique moyen de se réconcilier

---

<sup>32</sup> *Etatisme et anarchie.*



avec les peuples d'autres races, par exemple les peuples turc, magyar ou allemand. » (*Etatisme et anarchie*, Appendice B.)

On peut penser que Bakounine n'a pas rédigé ce programme tout seul et qu'il a dû tenir compte de l'opinion des autres militants du groupe qui, eux, n'avaient pas les mêmes réserves sur l'utilisation du mot « anarchie ». Une fois lancé, le mot était devenu impossible à contrôler.

## **La révolution française, modèle d'« anarchie »**

La Grande révolution est chez Bakounine une référence constante, en ce sens qu'elle constitue un précédent<sup>33</sup>. Les événements de la Révolution française, les concepts issus de la révolution sont constamment rappelés. Il est donc naturel que lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871 le révolutionnaire russe fasse constamment un parallèle, en particulier avec le soulèvement de masse de 1792.

Dans un texte datant d'août 1870, Bakounine écrit qu'il n'y a plus en France « aucune administration et par conséquent nulle trace de gouvernement – pendant lequel les populations de la France abandonnées complètement à elles-mêmes, seraient en proie à la plus affreuse anarchie »<sup>34</sup>. Bakounine fait ici une analogie avec les commissaires extraordinaires que la Convention dépêchait en province. Non seulement les bourgeois révolutionnaires de 1793 ne craignaient pas « le déchainement des passions populaires, mais ils le provoquèrent de toutes leurs forces, comme l'unique moyen de salut pour la patrie et pour eux-mêmes contre la réaction intérieure et extérieure ».

« Lorsqu'un commissaire extraordinaire, délégué par la Convention, arrivait dans une province, il ne s'adressait jamais

---

<sup>33</sup> Cf. René Berthier, « La Révolution française dans la formation de la théorie révolutionnaire chez Bakounine », *Les anarchistes et la Révolution française*, éditions du Monde libertaire, 1990.

<sup>34</sup> *Lettre à un Français*, 27 août 1870.

aux gros bonnets de la contrée, ni aux révolutionnaires bien gantés ; il s'adressait directement aux sans-culottes, à la canaille populaire, et c'est sur elle qu'il s'appuyait pour exécuter, contre les gros bonnets et les révolutionnaires comme il faut, les décrets de la Convention. Ce qu'ils faisaient n'était donc pas à proprement parler de la centralisation ni de l'administration, mais de la provocation<sup>35</sup>. »

Ce n'est que très rarement, affirme Bakounine, qu'ils imposaient dictatorialement la volonté de la Convention nationale. Ils ne le faisaient que lorsqu'ils venaient dans une contrée « décidément et unanimement hostile » : alors, ils « ajoutaient l'argument de la bayonnette à leur éloquence civique ».

« Mais ordinairement ils venaient seuls, sans un soldat pour les appuyer, ne cherchant leur force que dans les masses, dont les instincts étaient toujours conformes aux pensées de la Convention. Loin de restreindre la liberté des mouvements populaires, par crainte d'anarchie, ils les provoquaient de toutes les manières. La première chose qu'ils avaient l'habitude de faire, c'était de former un club populaire, là où ils n'en trouvaient pas d'existants. Révolutionnaires pour tout de bon, ils reconnaissaient bientôt dans la masse les vrais révolutionnaires, et s'alliaient avec eux pour souffler la révolution, l'anarchie, et pour *organiser révolutionnairement cette anarchie populaire*. Cette organisation révolutionnaire était la seule administration et la seule force exécutive dont se soient servis les proconsuls de 1793. »

La référence que fait Bakounine à la révolution française explique très clairement ce qu'il entend par « produire l'anarchie ».

Après la chute de Napoléon I<sup>er</sup>, les délégués du gouvernement provisoire étaient tout autres :

---

<sup>35</sup> *Lettre à un Français sur la crise actuelle*. 6. – 15 septembre 1870.

« Au lieu d'organiser partout par le déchaînement des passions révolutionnaires, l'anarchie et la puissance populaire, – ils prêchèrent au prolétariat, suivant d'ailleurs en ceci strictement les instructions qu'ils avaient reçues et les recommandations qu'on leur envoyait de Paris – la modération, la tranquillité, la patience et une confiance aveugle dans les desseins généreux du gouvernement provisoire. »

En 1870, en pleine guerre, Bakounine pense que « ce qui peut seul sauver la France, au milieu des terribles, des mortels dangers, extérieurs et intérieurs, qui la menacent présentement, c'est le soulèvement spontané, formidable, passionnément énergique, anarchique, destructif et sauvage, des masses populaires sur tout le territoire de la France<sup>36</sup>. »

Ce qui n'empêche d'ailleurs pas Bakounine de dénoncer *dans le même texte* « l'anarchie économique actuelle » d'une société « qui est sans pitié pour ceux qui meurent de faim »... Dans le même texte on a ainsi deux acceptions contradictoires du mot.

A ceux qui, dans la situation catastrophique de la France consécutive à la défaite, ne peuvent la sauver par « l'exagération du pouvoir révolutionnaire du pouvoir public », Bakounine leur dit : « Eh bien ! sauvez-la par l'anarchie. Déchaînez, cette anarchie populaire dans les campagnes aussi bien que dans les villes, grossissez-la au point qu'elle roule comme une avalanche furieuse, dévorant, détruisant tout : ennemis et Prussiens. » « Anarchie » a ici le sens d'insurrection populaire.

En somme Bakounine préconise de renouveler l'épisode du soulèvement en masse de 1792 contre les armées coalisées contre la Révolution : « Les paysans feront contre les Prussiens aujourd'hui, ce qu'ils ont fait en 1792 contre eux. – Il faut seulement qu'ils aient le Diable au corps, et ce n'est seulement que la révolution anarchique qui peut le mettre en eux. »

« Ne pouvant imposer la révolution dans les campagnes, il faut l'y produire, en provoquant le mouvement révolutionnaire

---

<sup>36</sup> *Lettre à un Français*. Continuation III, 27 août 1870.

des paysans eux-mêmes, en les poussant à détruire de leurs propres mains l'ordre public, toutes les institutions politiques et civiles et à constituer, à organiser dans les campagnes l'anarchie<sup>37</sup>. »

A ce niveau de l'examen de la notion d'« anarchie » chez Bakounine, on comprend que c'est une situation de chaos politique et social résultant d'une grande commotion. Cette notion n'a pas, comme dans le langage « bourgeois », une connotation absolument péjorative. L'« anarchie » n'est pas quelque chose que Bakounine cherche absolument à éviter : c'est le simple constat d'une situation qui s'inscrit dans un dispositif stratégique et dont les révolutionnaires doivent tirer parti.

## Réclamation explicite

C'est dans un texte de 1870 destiné à la jeunesse russe que Bakounine aborde une définition positive de l'« anarchie »<sup>38</sup>. Il distingue dans le mouvement socialiste deux partis distincts :

- « Le Parti des socialistes modérés ou bourgeois » ;
- « Le Parti des socialistes révolutionnaires ».

Ce dernier parti se subdivise lui-même en deux partis : les « étatistes social-révolutionnaires » et les « anarchistes social-révolutionnaires ».

Les références explicites à l'« anarchie » comme *doctrine* apparaissent alors que le conflit entre les « anti-autoritaires » et le Conseil général s'exacerbe. Ce n'est certainement pas un hasard si Bakounine fait appel au patronage de Proudhon en juin 1872, c'est-à-dire entre la conférence de Londres et le congrès de La Haye. Il évoque alors la théorie politique de Proudhon, qui « pro-

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> « L'Alliance Universelle de la Démocratie Sociale. Section russe. A la jeunesse russe. » Mars 1870.

clamait l'anarchie »<sup>39</sup> – référence exacte car c'est ainsi que Proudhon écrivait le mot. Il s'agit là d'une revendication en bonne et due forme du terme, puisque Bakounine ajoute qu'il existe deux systèmes opposés : « le système anarchique de Proudhon, par nous élargi, développé et libéré de tout son accoutrement métaphysique, idéaliste, doctrinaire » [*Je souligne*] et « le système de Marx, chef de l'Ecole allemande des communistes autoritaires<sup>40</sup>. » En octobre 1872 – l'exclusion du congrès de La Haye a eu lieu – Bakounine se dit « anarchiste révolutionnaire »<sup>41</sup> ; et encore, en 1873 dans *Etatisme et anarchie*, il se dit « révolutionnaire-anarchiste ».

C'est aussi le moment où Bakounine aborde le fond du problème, celui de l'abolition de l'Etat, auquel les marxistes adhèrent en principe, mais pas en fait. « Si leur Etat est effectivement un Etat populaire, quelles raisons aurait-on de le supprimer ? », demande-t-il. Par ailleurs, si sa suppression est « nécessaire pour l'émancipation réelle du peuple, comment pourrait-on le qualifier d'Etat populaire » ? Les marxistes se trouvent donc devant une contradiction insurmontable :

« En polémisant avec eux, nous les avons amenés à reconnaître que la liberté ou l'anarchie, c'est-à-dire l'organisation libre des masses ouvrières de bas en haut, est l'ultime but de l'évolution sociale et que tout Etat, y compris leur Etat populaire, est un joug, ce qui signifie que, d'une part, il engendre le despotisme et, de l'autre, l'esclavage<sup>42</sup>. »

On a donc une définition : l'anarchie est « l'organisation libre des masses ouvrières de bas en haut ».

Les marxistes affirment que la dictature est « une phase de transition nécessaire pour parvenir à l'émancipation totale du

---

<sup>39</sup> « Frères de l'Alliance en Espagne », 12-13 juin 1872.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> « Lettre au journal "La Liberté" de Bruxelles », 1-8 octobre 1872.

<sup>42</sup> *Etatisme et anarchie.*

peuple : l'anarchie ou la liberté étant le but, l'Etat ou la dictature le moyen. Ainsi, pour affranchir les masses populaires, on devrait commencer par les asservir. »

Il existe très peu de textes où Bakounine se déclare explicitement anarchiste, sans réserve. Deux d'entre eux sont des lettres – janvier et septembre 1873 – à Zamfirij Konstantinovitch Ralli-Arbore. Dans celle de janvier, il lui tient un discours curieux :

« N'oublie jamais que dans toute révolution, il y a trois quarts de fantaisie et un quart seulement de réalité ou, en d'autres termes – car je te vois d'ici froncer les sourcils en lisant ces lignes – la vie, mon ami, est toujours plus large que la doctrine ; on ne fera jamais entrer la vie dans une doctrine, fût-elle aussi universelle que notre doctrine anarchiste. »

Cette réflexion est intéressante à plus d'un égard. D'abord elle accorde, ce qui est rare chez le révolutionnaire russe, le statut de doctrine à l'« anarchie ». Mais surtout, elle invite à ne pas adopter de position dogmatique et à ne pas se laisser limiter par des doctrines.

Dans la seconde lettre à Ralli, Bakounine évoque le congrès de Genève de l'AIT tenu les 1<sup>er</sup>-6 septembre 1873, après son exclusion. Il dit à cette occasion : « nous, anarchistes », et « l'anarchie est notre programme ». Une telle déclaration est inhabituelle, et elle s'explique par le contexte. Un bras de fer avait eu lieu pendant deux ans entre les deux courants de l'Internationale – les « autoritaires » et les « anti-autoritaires ». En septembre 1871, peu après la fin de la Commune, une conférence s'était tenue à Londres, qui n'avait statutairement aucun pouvoir de décision. Les positions marxistes l'emportèrent grâce à une majorité factice obtenue par des mandats truqués offerts à des hommes dont on était sûrs, des délégués cooptés par le Conseil général, des fédérations non averties, en somme tout un arsenal de mesures qui feront leurs preuves dans les pires moments de l'histoire du mouvement ouvrier. La conférence décide l'exclusion de James

Guillaume et de Bakounine, qui n'avaient d'ailleurs pas été convoqués... Bakounine dira plus tard :

« On sait comment cette conférence fut bâclée ; elle fut composée des intimes de M. Marx, triés par lui-même avec soin, plus quelques dupes. La Conférence vota tout ce qu'il crut bon de lui proposer<sup>43</sup>, et le programme marxien, transformé en vérité officielle, se trouva imposé comme principe obligatoire à toute l'Internationale<sup>44</sup>. »

Comme cette conférence n'avait pas de valeur décisionnelle, on convoqua un congrès qui se tint à La Haye en septembre 1872. La même assemblée confirma l'exclusion des deux hommes et le Conseil général se fit attribuer les pleins pouvoirs. « On lui donna, dit Bakounine, le droit de censure sur tous les journaux et sur toutes les sections de l'Internationale. On reconnut l'urgence d'une correspondance secrète entre le Conseil général et tous les conseils régionaux ; on lui accorda, en outre, le droit d'envoyer des agents dans tous les pays afin d'y intriguer en sa faveur<sup>45</sup>... »

Lorsque les fédérations adhérentes de l'AIT se rendirent compte de la manipulation dont elles avaient été victimes, elles désavouèrent les décisions de ce congrès truqué : la fédération

---

<sup>43</sup> Bakounine fait allusion à la modification des statuts de l'AIT décidée à la conférence de Londres en 1871 et entérinée par le congrès de La Haye en 1872. Marx avait toujours été obsédé par l'idée d'introduire dans les statuts un article appelant à la constitution des travailleurs en partis politiques nationaux et à la conquête du pouvoir. Les « anti-autoritaires » s'étaient opposés à l'introduction de cette clause dans les statuts, estimant que l'article 7 était suffisant et que les fédérations de l'AIT devaient déterminer elles-mêmes leurs positions sur cette question. Marx et Engels profitèrent de la conférence et du congrès truqués pour ajouter un article 7a disant que « le prolétariat ne peut agir en tant que classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct » et concluant que « la conquête du Pouvoir politique est devenu le grand devoir du prolétariat ».

Techniquement, cet article 7a n'a aucune valeur dans la mesure où la presque totalité des fédérations de l'AIT ont désavoué les décisions du congrès de La Haye. Pourtant, les marxistes considèrent comme acquis que cet article fait intégralement partie des statuts de l'Internationale.

<sup>44</sup> Œuvres, Champ libre, III, 167.

<sup>45</sup> Œuvres, Champ libre, III, 107.

jurassienne, le 15 septembre 1872 ; les délégués des sections françaises en octobre ; la fédération italienne en décembre, ainsi que la fédération belge ; la fédération espagnole en janvier 1873 ainsi que les fédérations hollandaise et anglaise.

Certes, toutes les fédérations n'étaient pas « bakouniniennes », et le désaveu des pratiques de Marx ne constitue pas un acte de ralliement. Ce désaveu exprime cependant de façon claire que l'unité internationale du mouvement ouvrier n'était possible que sur la base de la solidarité concrète, comme le proposait Bakounine, et que la « puissante centralisation de tous les pouvoirs dans les mains du Conseil général » aboutissait à la dissolution de fait de l'AIT<sup>46</sup>.

Débarassée des bakouniniens, c'est-à-dire d'une partie importante de sa substance, l'AIT marxisée s'écroule. Le congrès de Genève de l'AIT marxisée, qui suit celui de La Haye, désavoue Marx. Le transfert du siège de l'AIT à New York, où personne ne peut aller, donne le coup de grâce à l'organisation. Marx justifie ce transfert en disant que « chaque année des centaines de milliers d'hommes se rendent en Amérique, bannis de leur pays ou poussés par le besoin<sup>47</sup> », ce qui, d'ailleurs, ne semble pas compatible avec la « puissante centralisation » réclamée.

L'un des premiers actes du nouvel organisme dirigeant de l'AIT fut de suspendre la fédération jurassienne qui, la première, s'était solidarisée avec Bakounine et James Guillaume. Marx et Engels étaient furieux parce que le nouveau Conseil général de New York n'a tout d'abord que *suspendu* la fédération jurassienne au lieu de *l'exclure*. Marx justifie son opinion par l'argument qui, depuis, a beaucoup servi, selon lequel le contrevenant s'est « mis de lui-même en dehors de l'organisation », ce qui permet d'éviter la peine toujours un peu gênante, malgré tout,

---

<sup>46</sup> Cf. Œuvres, Champ libre, III, 411.

<sup>47</sup> Cité par A. Lehning, Œuvres, Champ libre, 411.



d'exclure formellement un individu ou un groupe. On se borne ainsi à « constater » le départ du gêneur et à entériner le départ<sup>48</sup>.

« Si donc le Conseil général de New York ne modifie pas sa façon d'agir, quel sera le résultat ! Après le Jura, il suspendra les fédérations scissionnistes d'Espagne, d'Italie, de Belgique, et d'Angleterre. Résultat : toute la racaille réapparaîtra à Genève et y paralysera tout travail sérieux, comme elle l'a déjà fait à La Haye, et compromettra de nouveau le Conseil général au profit de la bourgeoisie. Le grand résultat du congrès de La Haye a été de pousser les éléments pourris à s'exclure eux-mêmes, c'est-à-dire à se retirer. Le procédé du Conseil général menace d'annuler ce résultat<sup>49</sup>. »

Le 30 mai 1873, le Conseil général de New York vote, selon des indications envoyées par Engels, l'exclusion de toutes les fédérations ou sections qui déclarent se désolidariser avec le congrès de La Haye. La rupture est ainsi consommée. Marx et Engels, avec autour d'eux une petite clique de fidèles, ont littéralement exclu de l'AIT la totalité du mouvement ouvrier international de leur temps<sup>50</sup>.

Bakounine n'a donc pas tort de dire que l'AIT est séparée en deux camps : « d'un côté il n'y a à proprement parler que l'Allemagne » ; de l'autre il y a, à des degrés différents, l'Italie, l'Espagne, le Jura suisse, une grande partie de la France, la Belgique et la Hollande et dans un avenir très proche les peuples slaves »<sup>51</sup>. Bakounine réaffirme l'inopportunité de faire de la

---

<sup>48</sup> Cf. la lettre de Marx au Conseil général de New York, 12 février 1872, citée par A. Lehning, Bakounine, Œuvres, Champ libre, III, pp. 406-407.

<sup>49</sup> Lettre de Marx à Sorge, citée par A. Lehning, Œuvres, Champ libre, III, 407.

<sup>50</sup> L'Allemagne ne possédait aucune section de l'Internationale mais seulement des adhérents individuels en très petit nombre. Elle ne pouvait donc envoyer aux congrès des délégués réguliers. Pour pouvoir voter au congrès, il fallait que les sections aient payé leurs cotisations. Or Bebel avait écrit dans le *Volkstaat* du 16 mars 1872 que les Internationaux allemands n'avaient *jamais payé de cotisations à Londres !*

<sup>51</sup> Œuvres, Champ libre, III, 149.

question politique un principe obligatoire pour l'Internationale ; la solidarité sur le terrain des luttes nous unit, dit-il, tandis que les questions politiques nous séparent.

Lorsque Bakounine écrit donc à Ralli en septembre 1873, ces événements sont récents. Sur le moment, les anti-autoritaires ont des raisons d'être satisfaits, puisque l'Internationale s'est débarassée de Marx et des socialistes allemands qui, de toute façon, ne se sentaient pas concernés par l'AIT. Il ne s'agit en aucun cas d'une scission des « anti-autoritaires », dans la mesure où toutes les fédérations de l'Internationale avaient *désavoué* le Conseil général, lequel Conseil général avait *exclu* ces fédérations. Il s'agit incontestablement, *à ce moment-là*, d'une victoire écrasante des « anti-autoritaires » : c'est en tout cas ainsi que les choses devaient être perçues : c'était incontestablement une victoire des « anti-autoritaires ». Ainsi s'expliquent les propos que Bakounine tient à Ralli : « Nous avons démolì l'Edifice autoritaire, l'anarchie est notre programme, par conséquent il n'y a pas lieu de reculer. » Bakounine a toutes les raisons d'être satisfait. Il n'éprouve donc plus le besoin de mettre des restrictions à l'appellation d'« anarchiste ». D'une certaine façon, on peut dire que ce n'est qu'à ce moment-là que Bakounine se rallie à l'anarchisme en tant que doctrine.

L'une des rares fois où Bakounine désigne explicitement l'anarchisme comme une doctrine se trouve dans un texte qui ne présente pas d'intérêt sur le plan de l'exposé de ses idées politiques : « Les intrigues de monsieur Utin » (juillet-août 1870), dans lequel il y évoque la « doctrine anarchiste d'un ordre social non autoritaire ». C'est un texte qui se situe dans le cadre de sa lutte contre les intrigues du Conseil général dont Outine était la créature. Bakounine méprisait souverainement Outine et la description féroce qu'il fait du personnage révèle un réel talent de polémiste<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup> Court extrait : « Tout d'abord je fus frappé par sa tendance à dramatiser et par son verbiage ; ensuite, par son insondable pauvreté d'esprit. J'ai rarement rencontré chez un homme une telle absence de simplicité dans la façon de penser, de sentir, de parler et d'agir. Perpétuellement obsédé par l'idée de lui-même, ce

## « Sur l'Europe »

Dans ce qui est sans doute l'un des derniers textes de Bakounine, « Sur l'Europe », le vieux révolutionnaire évoque encore une fois l'« anarchie », qui reprend sa signification courante – normale, oserions-nous dire. Ce retour à la normale est aussi le digne que le conflit avec Marx – nous sommes en 1876 – est devenu de l'histoire ancienne.

« Qu'on ne pense pas que je veuille plaider la cause de l'absolue anarchie dans les mouvements populaires. Une telle anarchie ne serait autre chose qu'une absence complète de pensée, de but et de conduite commune, et elle devrait nécessairement aboutir à une commune impuissance. Tout ce qui est viable se produit dans un certain ordre qui lui est inhérent et qui manifeste ce qui est en lui. Chaque révolution populaire, qui ne sera pas née-morte, se conformera<sup>53</sup> donc, d'elle-même, à un ordre qui lui sera particulier, et qui toujours deviné par l'instinct populaire, sera déterminé par la combinaison naturelle de toutes les circonstances locales avec le but commun qui passionne les masses. Pour que cet ordre puisse se faire jour et pour qu'il s'établisse de lui-même, au milieu de l'anarchie apparente d'un soulèvement populaire, il faut qu'une seule et grande passion embrase le peuple et que son objet soit clairement déterminé<sup>54</sup>. »

---

pauvre sire s'évertue dans les actes les plus ordinaires comme dans les moindres manifestations de sa personne déformée par le martyre de faire sa preuve à lui-même et aux autres. Il ne sait ni boire ni manger simplement [*crime capital chez Bakounine...*] ; pas un instant il ne peut oublier qu'il est un terrible révolutionnaire, un terrible conspirateur, un terroriste inexorable en même temps qu'un homme qui s'est voué à une grande action et au sacrifice suprême, au martyre et à une mort certaine pour le salut de l'humanité en général et de la Russie en particulier. »

<sup>53</sup> Le texte de l'IISG dit : « Confirmera ».

<sup>54</sup> « Sur l'Europe », 1876.

Bakounine veut dire ici, pensons-nous, que les mouvements populaires ne se produisent pas sans qu'ils soient sous-tendus par un certain nombre de déterminismes. L'« anarchie » serait donc ici un effet sans cause déterminée. Une révolution populaire est le produit de causes implicites dont les masses en mouvement ont confusément conscience. Les exemples que donne Bakounine sont significatifs : il cite les Chouans, dont le programme fut, « hélas ! excessivement réactionnaire », mais les insurgés étaient animés d'« une seule et grande passion » : il en résulta que « les troupes aguerries de la République, commandées par les meilleurs généraux, furent tenues, pendant bien des années, en échec, par le désordre de ces paysans ». C'est Bakounine qui souligne. Il cite également la résistance des Espagnols contre Napoléon, et celle des Russes.

En somme le vieux révolutionnaire nous explique qu'il ne croit pas à la spontanéité. Sur cette question, il avait été extrêmement clair dans un texte rédigé pendant la guerre franco-prussienne. Le socialisme, disait-il, « ne trouve une réelle existence que dans l'instinct révolutionnaire éclairé, dans la volonté collective et dans l'organisation propre des masses ouvrières elles-mêmes, – et quand cet instinct, cette volonté, cette organisation font défaut, les meilleurs livres du monde ne sont rien que des théories dans le vide, des rêves impuissants <sup>55</sup>. »

A la fin de sa vie Bakounine semble revenu de l'idée d'utiliser l'« anarchie », c'est-à-dire le chaos politique, pour la transformer en révolution sociale. C'est que, entre-temps il a pu observer un phénomène qui l'a fait évoluer. Il a constaté que l'Etat avait développé contre la classe ouvrière des moyens de répression énormes, auxquels celle-ci aurait beaucoup de mal à faire face. Le temps des révolutions, pense-t-il, est terminé pour longtemps.

On constatera d'ailleurs que dans ce texte, écrit très peu de temps avant sa mort, « anarchie » est encore une fois pris dans son acception de « chaos », et non dans celle de « doctrine politique ».

---

<sup>55</sup> « Lettres à un Français sur la crise actuelle », 1870.

## Peu à peu émergent les éléments

Peu à peu émergent les éléments qui permettent de reconstituer la genèse du terme « anarchie » pour désigner les socialistes révolutionnaires, ou fédéralistes. C'est une appellation qui leur a été attribuée par leurs adversaires « autoritaires », marxistes et mazziniens, c'est-à-dire par deux courants politiques qui ne peuvent concevoir une forme d'organisation décentralisée, fédéraliste, dans lesquelles les structures qui la constituent disposent de l'autonomie dans leur sphère d'action au lieu d'être soumises à l'autorité d'un centre. Dans la structure mentale des « autoritaires » marxistes et mazziniens, c'est-à-dire dans la vision essentiellement *bureaucratique* du fonctionnement d'une organisation, l'autonomie des parties équivaut au désordre, à l'*anarchie* <sup>56</sup>.

---

<sup>56</sup> Nous pensons que le concept d'« anti-autoritaire » est aujourd'hui mal compris. Les militants anti-autoritaires s'opposaient tout d'abord à une vision centralisatrice de l'organisation, dans laquelle ceux qui se trouvaient à la direction du Conseil général contrôlaient tout de manière bureaucratique. Sémantiquement, « anti-autoritaire » doit être pris dans le sens de « anti-bureaucratique », mot qui n'existait pas à l'époque. Ce terme relève donc à l'origine plutôt de la sociologie des organisations. Il y a eu par la suite un glissement dans le sens : le mot a pris un sens psychologisant et s'appliquait à n'importe quel comportement personnel « autoritaire ». L'« autorité » a été mis à toutes les sauces.

Un exemple illustre parfaitement les pratiques bureaucratiques de Marx et Engels. John Hales, membre du comité anglais de l'Internationale, raconte les déboires qu'il eut avec la bureaucratie de l'organisation : « Celui qui n'a pas connu le défunt Conseil général ne peut pas se faire une idée de la manière dont les faits y étaient dénaturés et dont les renseignements qui auraient pu nous éclairer étaient interceptés. Il n'a jamais existé de conspiration secrète dont l'action ait été plus occulte que celle de l'ex-Conseil général. C'est ainsi que, lorsque j'étais secrétaire général de ce Conseil, *je n'ai jamais connu et je n'ai jamais pu obtenir les adresses des fédérations du continent*. Autre exemple : un jour le Conseil fédéral anglais reçut une lettre très importante du Conseil fédéral espagnol ; mais le signataire de cette lettre, le citoyen Anselmo Lorenzo, avait oublié de donner son adresse dans la lettre ; le Conseil fédéral anglais pria alors le citoyen Engels, qui était à cette époque secrétaire correspondant du Conseil général pour l'Espagne, de lui donner l'adresse du Conseil fédéral espagnol : le citoyen Engels refusa formellement. Dernièrement, il nous a fait le même refus à l'égard du Conseil fédéral de Lisbonne. » Le lecteur a bien lu : John Hales, qui a

Marx et Bakounine s'opposaient sur l'idée d'imposer à l'Internationale un programme politique, et en particulier sur la conquête parlementaire du pouvoir. Indépendamment de ce qu'il pensait de l'action parlementaire, Bakounine estimait qu'il fallait laisser les fédérations libres de définir leur propre stratégie parce que les conditions dans lesquelles elles se trouvaient étaient trop variées pour qu'une politique uniforme soit possible. Ne réussissant pas à imposer son point de vue, Marx et Engels exclurent de l'Internationale la totalité du mouvement ouvrier de leur temps, à l'exception des allemands. Ce n'est que vingt ans plus tard que la II<sup>e</sup> Internationale réussira là où Marx avait échoué et exclura encore une fois les anarchistes et les anarcho-syndicalistes.

Pour les « autoritaires » – marxistes et mazziniens – les positions des socialistes révolutionnaires équivalaient au désordre, à l'anarchie.

Ce constat est très net dans les textes où Bakounine critique Mazzini, contre qui il s'est battu. Ce fait est quelque peu sous-estimé parce que les mazziniens sont passés à la trappe de l'histoire, mais à l'époque ils étaient puissants et influents.

Ainsi, dans sa « Lettre aux Internationaux de Bologne » datée de décembre 1871<sup>57</sup>, Bakounine évoque précisément la question de l'autonomie des sections – ce qu'il dit de Mazzini pourrait s'appliquer à Marx :

« Cette absence absolue d'un dogme unique et d'un gouvernement Central dans notre grande Association Internationale, cette liberté quasi-absolue des sections, révoltent le doctrinarisme et l'autoritarisme de l'homme d'Etat-prophète Mazzini. Et pourtant, ce fut précisément cette liberté qu'il appelle anarchie, et qui fondée sur la véritable source et base

---

été pendant plusieurs mois secrétaire général du Conseil général de l'AIT, ne pouvait avoir accès aux adresses des fédérations sur le continent parce que Engels bloquait l'information. (John Hales, lettre au Comité fédéral de la Fédération jurassienne, 6 novembre 1872. *L'internationale, documents et souvenirs*, éditions G. Lebovici, p. 25.)

<sup>57</sup> Pièces explicatives et justificatives N° 1.

créatrice de notre unité réelle, sur l'identité réelle de la situation et des aspirations du prolétariat de tous les pays, ce fut cette liberté qui créa une véritable conformité d'idées et toute la puissance de l'Internationale. »

Encore une fois, c'est *l'adversaire* qui parle d'« anarchie ». Pour Bakounine, l'unité de l'Internationale ne venait pas de la soumission des sections et fédérations à un Centre qui tenait son pouvoir de l'autorité transcendante du « socialisme scientifique » pour Marx, de Dieu pour Mazzini, elle était la conséquence de la liberté de débats qui y régnait.

Il y a encore, dans cette lettre aux Internationaux de Bologne, un passage où Bakounine affirme un net retrait par rapport au mot « anarchie ». Au congrès de 1869 de l'Internationale où s'étaient affrontés « marxistes » et « bakouninines », dit-il, les délégués belges, français, suisses romands, italiens et espagnols avaient opposé avec succès au « drapeau du communisme autoritaire et de l'émancipation du prolétariat par l'Etat, le drapeau de la liberté absolue, ou comme ils disent [*je souligne*] de l'anarchie, celui de l'abolition des Etats et de l'organisation de la société humaine sur les ruines des Etats ».

C'est encore dans une lettre à des Italiens<sup>58</sup> que Bakounine exprime ses réserves : les ouvriers allemands, dit-il « nous appellent, nous, des anarchistes, et nous les appelons des autoritaires ». Ces appellations, dont on comprend encore une fois que Bakounine n'endosse le qualificatif d'« anarchiste » que contraint et forcé – comme les Allemands sans doute endossent celui d'« autoritaires » –, désignent deux visions politiques opposées dans l'Internationale. Mais, précise Bakounine, « qu'une grève éclate en Allemagne, ou que les ouvriers allemands se révoltent d'une manière ou d'une autre contre leur gouvernement actuel, contre le despotisme à la fois militaire et bourgeois – et vous verrez les ouvriers Jurassiens secourir de tous leurs moyens leurs frères les travailleurs de l'Alle-

---

<sup>58</sup> Lettre à Lodovico Nabruzzi et autres internationaux de la Romagne, 23-26 janvier 1872.

magne ; et vice versa, vous pouvez être sûrs que les ouvriers allemands feront la même chose pour les ouvriers jurassiens. »

Bakounine finira par accepter d'endosser le qualificatif d'« anarchiste », mais tardivement. La genèse de ce mot a, d'ailleurs, de curieuses similitudes avec celle de l'école de peinture connue aujourd'hui sous le nom d'Impressionniste. Monet avait accroché son tableau, « Impression soleil levant », dans une exposition qui se tenait en marge des manifestations officielles. Un critique d'art que personne ne connaît plus aujourd'hui – Louis Leroy – fit dans *le Charivari* un compte rendu très défavorable, et qualifia le tableau d'« impressionnisme » ce qui était sous sa plume extrêmement méprisant<sup>59</sup>. A quoi Monet répondit en substance : « Eh bien ! soit, je suis un impressionniste. »

En mai 1872, c'est-à-dire entre la conférence de Londres qui décida d'exclure Bakounine et James Guillaume et le congrès de La Haye qui les exclut effectivement, Bakounine continue d'avoir des réserves. Il écrivit ainsi à Anselmo Lorenzo le 7 mai de cette année : « Vous n'ignorez pas, Citoyen, qu'ils me présentent à toute occasion comme le chef de l'Ecole qu'ils appellent anarchiste, dans l'Internationale. C'est un honneur et une insulte que je n'ai jamais mérités. »

Lorsqu'en 1868, dans les statuts de l'Alliance<sup>60</sup>, Bakounine invoque l'« anarchie », ce n'est pas d'une doctrine qu'il parle mais de l'anarchie en tant que soubresaut historique dont les révolutionnaires doivent tirer parti : « Nous ne craignons pas, nous invoquons l'anarchie, convaincus que de cette anarchie, c'est-à-dire de la manifestation complète de la vie populaire déchaînée, doit

---

<sup>59</sup> Louis Leroy rendit compte, dans *le Charivari* du 25 avril 1874, d'une exposition organisée dans les anciens ateliers du photographe Nadar. Il écrivit : « Impression, j'en étais sûr. Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans... Et quelle liberté, quelle aisance dans la facture ! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus fait que cette marine-là... »

<sup>60</sup> « Statuts secrets de l'Alliance: Programme et objet de l'organisation révolutionnaire des Frères internationaux ». Automne 1868.



sortir la liberté, l'égalité, la justice, l'ordre nouveau, et la force même de la Révolution contre la Réaction. »

Quatre ans plus tard, à la fin du mois d'août 1872, il reprendra pratiquement les mêmes mots : « Nous invoquons l'anarchie, cette manifestation de la vie et des aspirations populaires d'où doivent sortir avec et par la liberté, l'égalité réelle de tous et de toutes, l'ordre nouveau fondé sur le développement intégral et sur le travail librement organisé de tous et de toutes, et la force même de la révolution <sup>61</sup>. » Là encore, il ne s'agit pas d'une doctrine mais d'une situation de fait. D'ailleurs, Bakounine est si peu « anarchiste » – dans le sens anti-organisationnel et spontanéiste que le mot a fini par prendre – qu'il ajoute : « Mais pour l'établissement même de cette alliance révolutionnaire et pour le triomphe de la révolution contre la réaction, il est nécessaire qu'au milieu de l'anarchie populaire qui constituera la vie même et toute l'énergie de la révolution, l'unité de la pensée et de l'action révolutionnaire trouve un organe. Cet organe doit être l'Association secrète et universelle des frères internationaux. » L'« anarchie » en tant que mouvement de masse spontané de révolte populaire n'a de sens que s'il existe une organisation révolutionnaire cohérente et structurée.

Ce n'est certainement pas un hasard si Bakounine n'endosse totalement le mot (« Nous, anarchistes révolutionnaires ») qu'après son exclusion de l'AIT par Marx et ses amis.

---

<sup>61</sup> « Programme de la Fraternité internationale », 30 août-13 septembre 1872.

## Conclusion

Cette étude, pensons-nous, montre que le mot « anarchie » chez Bakounine est surtout employé dans son acception usuelle ; que le sens du mot est souvent ambivalent, c'est-à-dire que dans le même texte le mot peut être employé dans des acceptions différentes. Lorsque Bakounine se réclame de l'« anarchie » en tant que doctrine, le mot est presque toujours accompagné de qualificatifs qui en précisent le sens, ou de formules restrictives qui font comprendre qu'il est employé à la place d'un autre. On constate également que lorsque Bakounine veut nommer positivement la doctrine politique dont il se réclame, il utilise le plus souvent le terme de socialiste révolutionnaire ou de révolutionnaire-socialiste. Enfin, les passages où le révolutionnaire russe se réclame de l'« anarchie » sans restriction se situent à une période de pic dans le conflit qui l'oppose à Marx, en 1872 et 1873. Une fois que ce conflit est terminé, il reprend son sens habituel.

Il semble bien que la réclamation explicite du terme comme doctrine politique soit liée — un peu par provocation — à l'aggravation du conflit entre Bakounine et Marx dans l'Internationale, conflit dont le point culminant se trouvera dans les mesures bureaucratiques qui aboutiront à l'exclusion, par Marx et Engels, de la fédération jurassienne puis de la quasi-totalité du mouvement ouvrier de l'époque.

Il résulte de ce travail que l'« anarchisme » n'est pas une invention de Bakounine. C'est de manière abusive qu'on qualifie d'anarchiste le courant qui se reconnaît dans les positions défendues par Bakounine.

On peut d'ailleurs prendre le problème à l'envers. Nous avons dans cette étude examiné les textes où l'anarchie est évoquée pour tenter de saisir le degré d'adhésion de Bakounine à l'« anarchie ». Nous pouvons aussi examiner le contenu de sa pensée dans la période où il militait dans l'AIT pour voir en qui elle est « anarchiste ». On constate alors qu'elle tourne autour de trois points principaux :

1. Constitution d'une organisation internationale de type syndical, axée tout d'abord sur le rassemblement des travailleurs pour la défense de leurs intérêts immédiats. Cette organisation est constituée de deux structures : les « sections de métier », c'est-à-dire une structure verticale, professionnelle et industrielle qui préfigure les syndicats et fédérations d'industrie ; une structure horizontale, interprofessionnelle, qui préfigure très clairement les bourses du travail. Bakounine insiste beaucoup sur le fait que la structure interprofessionnelle est essentielle, que c'est elle qui donne sa dimension *politique* à l'AIT.

2. Cette double structure est dans l'immédiat l'outil de combat pour la défense des intérêts des travailleurs ; elle constitue également le modèle de l'organisation politique et sociale de l'avenir. L'idée est parfaitement résumée par le militant belge César De Paepe dans un court texte datant de 1869, intitulé significativement « Les institutions actuelles de l'Internationale au point de vue de leur avenir »<sup>62</sup>. Le militant belge part de l'idée que les institutions que le prolétariat se constitue sous le capitalisme préfigurent les institutions de l'avenir : « Nous voulons montrer que l'Internationale offre déjà le type de la société à venir, et que ses diverses institutions, avec les modifications voulues, formeront l'ordre social futur. »

3. Création d'une minorité révolutionnaire organisée et cohérente dont la fonction est moins de diriger la classe ouvrière que de déjouer les pièges dans lesquels elle peut tomber, de proposer des orientations et de créer des cadres pour l'organisation de masse. La réflexion sur l'organisation de la minorité révolutionnaire à l'époque de Bakounine et de Marx doit éviter l'anachronisme qui consiste à aborder la question dans les termes où elle s'est présentée avec l'apparition de l'aile radicale de la social-démocratie – le bolchevisme – au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il faut garder à l'esprit que les débats qui ont marqué la rupture du marxisme révolutionnaire avec la II<sup>e</sup> Internationale n'ont pas

---

<sup>62</sup> Cité dans Bakounine, Œuvres, éd. Champ libre, tome III, appendice III, p. 255-256. Cf. *Le Progrès* du Locle, n° 9 du 1<sup>er</sup> mars 1869, l'article « L'Internationale et ses institutions de l'avenir ».

encore eu lieu ; il faut aussi se rappeler que le marxisme tel qu'il apparaissait à l'époque était essentiellement parlementaire.

Dans les années 1860-1870, on assiste à des tentatives non abouties de constituer une organisation révolutionnaire. Personne à l'époque n'a trouvé de solution acceptable. Si Bakounine oscille entre organisation publique et organisation secrète – il faut se rappeler que les organisations ouvrières sont illégales en France, en Italie, en Espagne, en Belgique – les organisations secrètes en question sont plus un « réseau » de militants qui correspondent entre eux qu'une instance qui prétend se poser en direction du prolétariat international. L'objectif principal est de tenter de regrouper les militants actifs et décidés afin de constituer des cadres révolutionnaires, tâche qui, chronologiquement, semble naturelle lorsqu'on veut imprimer une certaine orientation à une organisation de masse.

Ces trois bases de la pensée politique de Bakounine définissent ce qu'il appelle le socialisme révolutionnaire, et qu'on ne peut en *aucun cas* qualifier d'anarchisme. On a plutôt affaire à de l'anarcho-syndicalisme.

Après la mort du révolutionnaire russe, le mouvement qui se réclame de lui subira des dérives progressives qui aboutiront à une remise en cause fondamentale des principes bakouniniens et à la fondation de l'anarchisme proprement dit, vers 1879-1880.

Et là, c'est une autre histoire...

\* \* \* \* \*

### Post scriptum

Il existe un passage de *L'Empire knouto-germanique* dans lequel Bakounine cite longuement un ouvrage de Carl Vogt parce que celui-ci y mentionne abondamment l'« anarchie ». Evidemment, Bakounine est « charmé » de pouvoir prendre son ami « en flagrant délit d'anarchisme socialiste et révolutionnaire » – affirmation quelque peu exagérée dans ce cas. Carl Vogt, que Bakounine connaît depuis les années quarante, est un savant connu dans les domaines de la zoologie, la géologie, la physiologie.

Sa fréquentation de Bakounine l'a sans doute familiarisé avec le mot « anarchie » qui, dans les cinq paragraphes que Bakounine cite, revient onze fois. Nous ne croyons pas utile d'inclure ces passages dans notre analyse de l'usage du mot chez Bakounine car Vogt l'emploie abusivement. Appliqué dans ce texte aux phénomènes naturels, et aux animaux en particulier, le mot désigne en fait toute activité individuelle qui se manifeste dans la nature sans détermination extérieure au sujet concerné. Lorsque Vogt dit que « l'individu exerce dans l'anarchie ses organes et ses capacités et arrive par cette lutte à l'indépendance et à la spontanéité qui lui sont nécessaires », il exprime d'une manière différente que le sujet concerné est livré aux lois de l'évolution, à cette différence près que Darwin, lui, ne parle pas de phénomènes individuels. Ce que Bakounine a d'ailleurs parfaitement vu, puisqu'il commente : « L'illustre physiologiste a rehaussé peut être trop le caractère individuel de l'homme au détriment de sa sociabilité. »

L'amitié de Bakounine pour Vogt lui a sans doute quelque peu émoussé l'esprit critique. C'est chez Carl Vogt – qui était par ailleurs médecin – que le vieux révolutionnaire se rendit lorsqu'il se sentit mourir. Il lui déclara : « Je suis venu à Berne pour que tu me remettes sur mes pieds ou que tu me fermes les yeux. »

De l'usage du mot « anarchie ».....	1
chez Bakounine .....	1
Textes de jeunesse.....	2
Période 1847-1867 .....	4
Définition négative.....	5
L'anarchie, un état de fait.....	9
« Anarchie » avec réserve .....	20
« Etatisme et anarchie » .....	22
La révolution française, modèle d'« anarchie » .....	25
Réclamation explicite.....	28
« Sur l'Europe » .....	35
Peu à peu émergent les éléments.....	37
Conclusion.....	42
<i>Post scriptum</i> .....	45